

Connu six ou sept d'un seul vaisseau depuis que les bateaux à vapeur ont coutume d'aller directement à la Grosse-Isle. Ce nombre a diminué, attendu qu'ils n'arrivent pas maintenant à Québec en montant.

39. Avez-vous quelque observation à faire ou quelque suggestion à offrir quant à l'arrangement actuel à Québec ? Rien de plus que ce que j'ai dit dans mon examen sur le Comité de l'Hôpital de Marine.

40. Qu'est-ce que vous pensez qui peut avoir été la cause de la maladie parmi les émigrés qui sont arrivés cette année ? Je suis d'opinion qu'elle provient, en grande partie, de ce que les autorités de la Mère-Patrie n'ont pas pris assez de soin dans le choix des émigrés capables d'entreprendre le voyage ; de ce que le nombre que l'on entassait dans chaque vaisseau était trop considérable, et de ce qu'en plusieurs cas la nourriture que l'on distribuait aux émigrés était d'une qualité bien inférieure.

41. Quels sont les réglemens à la Grosse-Isle ? Tout ce que je sais c'est que toutes les réquisitions sont envoyées de la Grosse-Isle par le docteur Douglas au docteur Parent, qui voit à ce qu'elles soient satisfaites. Ces réquisitions sont ordinairement soumises à l'Exécutif dans les cas de nécessité où le docteur Parent prend sur lui de les satisfaire avant d'avoir l'autorisation nécessaire du Quartier Général. Jusqu'ici toutes les réquisitions, sans exception, ont été bien accueillies et sanctionnées par l'Exécutif ; ceci m'a été dit, il y a quelques jours, par le docteur Parent.

42. Quelle était l'opinion générale à Québec, quant à l'émigration que l'on attendait de l'Irlande, avant l'ouverture de la navigation cette année ? J'étais présent à une assemblée publique convoquée pour délibérer sur les moyens à prendre pour venir en aide aux Irlandais naufragés, à laquelle assistaient les docteurs G. Douglas et Naul, et M. Buchanan, Agent des émigrés ; j'observai que c'était le temps de voir aux précautions à prendre pour rencontrer les exigences de l'abaissement des émigrés irlandais. Le docteur G. Douglas répliqua qu'il n'avait été fait rien d'extraordinaire, si ce n'est de mettre l'établissement en bon ordre. Les gens étaient, suivant lui, alarmés sans nécessité. J'observai ensuite que personne n'avait raison de s'attendre à un si grand nombre de malades qui sont arrivés en si peu de temps, huit jours, mais qu'il était mieux de faire de plus grands préparatifs. Le sentiment général de l'assemblée était qu'il fallait faire cette année de plus grands préparatifs que de coutume pour les émigrés. A la fin de Mars je rencontrai le docteur G. Douglas chez l'honorable M. Aylwin, où l'on a discuté longuement la question de l'émigration.

(A continuer.)

LETTRÉ DE L'ÉVÊQUE DE NEW-YORK.

A l'éditeur du Freeman's Journal and Catholic Register.

Cher Monsieur :—Je vois que l'on annonce et que plusieurs journaux font beaucoup un certain ouvrage intitulé "Kirwan's letters to Bishop Hughes." Je n'ai pas lu ces lettres, quoique deux fois j'aie essayé de le faire. Je ne comprends pas pourquoi elles n'ont été adressées. Quelques personnes, qui sans doute connaissent et s'occupent aussi peu de cette affaire que moi-même, disent que l'auteur de Kirwan's letters to Bishop Hughes, est un M. McMurray, ministre presbytérien d'Elizabethtown, New-Jersey. Il importe fort peu qu'il en soit ainsi ou non. L'écrivain dit hautement qu'il est un de mes compatriotes, et par une évidence intrinsèque (il suffit de parcourir ses lettres), je crains bien qu'il ne dise que trop vrai. Il doit donc être convaincu que, si je prends la liberté de dire que j'eusse désiré qu'il fût le compatriote de tout autre que de moi, il faut l'attribuer à l'affection que je conserve pour la vieille Irlande. Mais il n'y a pas de remède ; l'Irlande n'a heureusement que peu d'enfants semblables à celui-ci, et à part le droit de leur reprocher leur ingratitude, il ne lui reste plus que le triste privilège de répandre les larmes d'une mère sur les égarements, en cette circonstance, d'un enfant éloigné et errant. Son affection maternelle pourrait lui suggérer quelque ingénieux moyen de l'excuser, dans le fait qu'il a voulu se soustraire aux chaînes qui l'ont elle tenu captive depuis des siècles, dans ce que les malheurs domestiques l'ont ravi à son affection, et confié à des matrones étrangères, qui, quoique bien disposées en faveur de l'enfant, n'aimaient pas sa mère. Dans la charité de sa tendresse, elle lui pardonnerait tout ce qui pourrait être attribué à la légèreté de la jeunesse. Mais son cœur ressentirait un surcroît de douleur si elle apprenait qu'un de ses fils, bien au delà de l'horizon occidental qui borne sa vue, pourrait assez mentir à elle et à lui-même, dans la maturité de son âge, pour se vanter de son apostasie et se réjouir dans les malheurs de son enfance.

Tout autant que j'ai pu voir, Kirwan parle de moi en termes respectueux. Il veut bien me regarder comme un homme de talents, dont l'Irlande elle-même ne peut pas rougir. Il ne sympathise nullement avec ces hommes qui, il y a quelques années, essayèrent de m'abattre par la grossièreté de leur attaque. Dans tout ceci, Kirwan se fait honneur à lui-même ; mais quand, d'autre part, afin de faire tort à l'Eglise qu'il a quittée, il m'accuse d'un manque de sincérité dans ma croyance et ma profession de la Foi Catholique, il est très injuste à l'égard de l'instinct généreux de sa nature Irlandaise, et ne fait que montrer les mauvais résultats de son éducation presbytérienne. Il insinue qu'étant un homme d'autant de talents que moi, je dois voir comme lui les prétendues erreurs de l'Eglise Catholique ; et il insinue de plus que j'ai un rôle public à remplir, et que je m'en acquitte, sans tenir compte des lumières véritables que je dois avoir comme simple individu. C'est là une insinuation bien injurieuse. Elle détruit dans mon esprit, toute la valeur de la courtoisie dont il a pu user auparavant à mon égard.

Je ne sais pas de quel droit Kirwan a pu se livrer à cette étrange insinuation ; mais ceci me fournit une idée, qui peut être un n'être pas vraie. Nous savons tous que les Athées, par exemple, ont toujours paru poussés par une loi irrésistible et intérieure de leur être, à parler de religion comme d'une chose qui ne les regarde nullement. Nous savons que ceux qui ont renoncé à la Foi Catholique, paraissent régis par la même loi, à l'égard de la religion qu'ils ont quittée ; et une légère connaissance du cœur humain, confirmée par le témoignage de ceux qui en ont fait la triste expérience, expliquera suffisamment ce qui autrement paraîtrait inexplicable. Le protestant, qui entre dans le sein de l'Eglise, la remplit par sa plus grande croyance un vide

dans son cœur, et plus tard l'augmentation de foi qu'il a reçue l'engage plus à persévérer que ne saurait le faire le vide qu'il a comblé. Mais quand la transition se fait dans le sens opposé, comme dans le cas de Kirwan, l'esprit s'engage dans une tentative contre nature qui a pour but d'en arracher la substance de la foi, et de le satisfaire avec le vide d'une croyance négative. Des esprits de cette sorte, en dépit de leurs efforts, doivent d'une certaine manière se nourrir encore de leurs anciennes convictions religieuses, même en combattant ce qu'ils ne peuvent détruire entièrement.

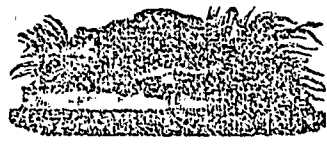
Nos amis protestants se sont beaucoup réjouis à la vue de la chute momentanée de quelques malheureux prétextes de notre religion. Généralement, c'étaient des hommes infortunés avant leur changement ; et après avoir langué pendant des années, plusieurs d'entre eux reviennent à leur ancienne foi, et confessent en pleurant que leur apostasie n'était que l'acte des passions, qu'ils n'avaient pas cessé de croire à l'Eglise, mais qu'ils étaient mécontents d'elle ; ils confessent qu'en écrivant contre elle, ils avaient deux objets en vue, d'abord celui de satisfaire leur ressentiment, ensuite celui d'arracher, s'il était possible, de leurs cœurs bourrelés de remords, les convictions de ses enseignements. Ce n'est pas à moi de dire si le cas de Kirwan est semblable à celui-là. Mais toujours je proteste contre sa conduite qui consiste à me faire subir un examen indigne, avec lequel la propre délicatesse de ses motifs l'a ou ne l'a pas rendu familier.

L'objet des lettres de Kirwan est de montrer les raisons qui l'ont fait quitter l'Eglise Catholique, et celles qui l'empêchent de revenir à cette même Eglise. Il est certainement libre d'écrire sur n'importe quel sujet et de donner les raisons, quoique, autant que je puis le savoir, le public n'ait pas témoigné le désir de l'entendre. Il n'est pas même de la plus petite importance, pour les catholiques surtout, qu'il revienne ou non. Personne ne serait aperçu de sa défection ; ou si c'eût été le cas, l'Eglise a pu être amplement dédommée par la conversion d'un grand nombre de ministres-protestants distingués tant en Europe qu'en Amérique. Quant à lui, la question de sa défection ou de son retour n'a qu'un bien faible résultat. Ses lettres, il est vrai, paraissent avoir un peu attiré l'attention ; mais il ne faut pas attribuer cet effet à une nouveauté dans le prétendu argument, mais à une certaine brillance de style dans ses attaques contre la doctrine de l'Eglise Catholique, brillante qui fait de ces lettres un contraste curieux avec les volumes obscènes qui ont été écrits du même côté et sur le même sujet. On dit même que l'attention du public a été attirée en partie sur ces lettres par la précaution que l'on avait prise de publier le nom de Mgr. Hughes et de faire celui de l'auteur. Quoiqu'il en soit, ces lettres ont attiré quelque attention, et il n'est pas déraisonnable de croire que beaucoup de protestants, qui les ont lues, seraient disposés à écouter ce que l'on aurait à dire de l'autre côté sur le même sujet. Dans ce point de vue, je me propose de publier dans votre journal une série de lettres sur les mêmes sujets importants qu'a traités Kirwan, et où qu'il a publié ses raisons pour avoir abandonné l'Eglise Catholique et pour refuser de revenir à son ancienne foi, dans mes lettres j'aurai pour but de démontrer qu'aucun catholique ne devrait délaïsser son Eglise, et que tous protestants qui ont à cœur leur salut devraient embrasser la foi de l'Eglise Catholique sous le plus court délai possible. Tel étant l'objet de mes lettres, il serait tout-à-fait inutile de renvoyer au langage, ou à l'ordre et à la distribution du sujet tel que traité par Kirwan. Dans le fait, je me servirai de ses lettres, non comme la cause, mais comme une occasion dont je profiterai pour fournir à ceux de nos amis protestants, qui désirent s'instruire sur ce sujet, le moyen de réfléchir à la force relative des arguments pour et contre la Religion Catholique. La grande circulation de votre journal mettra ce que j'écrirai sous les yeux de vos souscripteurs tant catholiques que protestants dans différentes parties du pays. Quoique le temps actuel ne soit pas inopportun pour publier une pareille série de lettres ; cependant je regrette beaucoup que celui qui entreprend cette besogne n'ait pas moins d'occupation et plus de capacité que moi.—La position relative des églises catholiques et protestantes à ce moment-ci, est un sujet d'un grand intérêt pour les hommes appliqués et réfléchis de tous les partis. Depuis Pégoque de l'événement appelé généralement la réformation il n'y a peut-être pas eu une seule période de temps où nos frères séparés aient regardé l'Eglise d'un œil moins défavorable qu'au moment présent. Il existe sans doute encore parmi eux une grande ignorance et beaucoup de préjugés ; mais si l'on voit chez eux un malaise d'esprit, et généralement des convictions vacillantes en ce qui a rapport aux matières de croyance ; si l'on remarque chez eux une impatience d'avoir quelque chose de fixe et de stable en fait de doctrine, et un désir de voir se succéder des événements tels qu'ils amènent l'unité parfaite parmi les chrétiens ; il est du devoir de tout homme de cœur d'encourager ces dispositions, et de montrer quels sont les seuls moyens qui puissent faire atteindre le but désiré. C'est une chose reconnue par beaucoup de protestants que le protestantisme, quel qu'il soit en théorie, n'a pas répondu en pratique à ce que ses fondateurs en attendaient. En Allemagne, le protestantisme a laissé échapper des millions de ses fervents qui ont embrassé le rationalisme et l'infidélité, et ceci est arrivé, non en allant contre les principes du protestantisme, mais en mettant une logique plus ferme dans les conséquences qu'on devait en tirer. En Angleterre, il a perverti les anciennes ressources du pauvre, et les a laissés se plonger dans une ignorance des plus déplorables en fait de religion, et dans un état affreux de dépravation morale. Par un travail intérieur, le protestantisme a donné naissance à des doutes et à des divisions tels, que ses sectes sont devenues assez nombreuses pour former une légion. Et ce n'est que par la contemplation de ces résultats qui sont son propre ouvrage, que beaucoup d'hommes sincères désirent ardemment que, par la providence du Très Haut, l'on puisse trouver quelque remède pour obvier au désordre actuel. Après tout cela, il n'est que raisonnable de supposer qu'un traité qui mettrait, sous presque toutes les formes, les bases des deux systèmes, et cela sans l'aveuglement d'une pure controverse, serait bien vu d'une gran-

de partie du public. C'est ce que je me propose de faire.

Je serai absent de cette ville une semaine ou deux, et aussitôt que possible après mon retour, je commencerai sous forme de lettres, un état et une revue de ce qui paraîtra le plus important dans cette grande question.

† JEAN, Evêque de New-York.



MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, 17 DECEMBRE 1847.

AFFAIRES ELECTORALES.

Depuis notre dernière feuille, les affaires électorales n'ont pas fait un grand pas en avant. Il est bien vrai que dans quelques endroits, les choses paraissent changer de face ; mais aussi dans d'autres la situation se dessine bien lentement. Dans tous les cas, une chose bien certaine, une chose que personne ne voudra nier, c'est que les réformistes vont obtenir dans le Bas-Canada un plus grand nombre de représentants qu'ils n'en avaient dans le dernier parlement. Quant au Haut-Canada, on dit que ce sera la même chose ; nous verrons.

A Mégantic, ce sont toujours MM. Daly et Layfield qui sont sur les rangs ; le premier a quitté Québec lundi pour se rendre à son comté avec M. Bradley qui est l'officier rapporteur pour Mégantic. On croit que ce dernier Monsieur n'a pas toutes les qualités requises pour remplir cette charge.

A Montmorency, le *Canadien* de Québec nous apprend que M. W. H. Lemoine se retire et laisse le champ libre à M. Cauchon. Nous nous réjouissons fort de cette conduite de M. Lemoine. Elle servira à ne créer pas de division dans le comté et en même temps à conserver à notre législature un de ses membres les plus actifs.

A Québec, MM. Chabot, Lylwin et Ryland se présentent toujours ; on croit que ce dernier se retirera avant le moment de l'élection qui doit avoir lieu mardi le 21 courant ; l'officier rapporteur est M. Archibald Campbell.

Au comté de Québec, M. Chauveau est toujours le seul candidat ; M. A. A. Parent est officier-rapporteur ; l'élection aura lieu le 30 courant.

A Dorchester, le *Herald* dit qu'il y a deux candidats, M. Lemieux, ancien membre, et M. Duchesnay qu'il dit être un conservateur ; la contestation ne devra pas être bien chaude ; M. Lemieux sera réélu sans nul doute.

Pour Portneuf, il paraît, d'après le *Canadien*, que M. Belleau est sûr d'être élu, M. Taschereau étant d'abord soutenu par M. Dominique Daly qui, dit-on, va de porte en porte, demandant des votes pour M. Taschereau, ensuite parce que l'opinion publique est en sa faveur.

A St. Maurice, il y a eu le 13 une assemblée des électeurs à laquelle on a choisi M. L. J. Papineau comme candidat pour la prochaine élection. Une députation de six électeurs a été chargée de se rendre auprès de M. Papineau pour lui offrir la candidature. Si ce Monsieur refuse de se rendre aux vœux des électeurs, il paraît d'après les lettres que nous recevons que le choix du comté tombera sur le Dr. Malhot ; l'officier rapporteur est M. Dégise ; l'élection aura lieu au commencement de janvier.

A Champlain, le solliciteur-général (?) Turcotte continue à travailler les électeurs avec le bill d'éducation, il leur promet mer et monde, se déclare contre la taxe, etc. etc. ; et de crainte de n'en pas dire assez pour en imposer, il irait jusqu'à déclarer que par sa nouvelle charge il n'est nullement lié avec le Ministère ; qu'il est parfaitement indépendant du gouvernement ; en un mot, qu'officier du gouvernement, il votera contre lui, s'il le juge à propos. Ah ! non ; si M. Turcotte est fait solliciteur-général, cette place lui aura coûté assez, pour n'aller pas la perdre par un seul vote ; il ne se résignera pas ainsi, et sera tout ce qu'on voudra de lui. Néanmoins, pour voter, il lui faut être élu, et il paraît bien qu'il ne le sera pas à Champlain ; car d'après tous les renseignements qui nous arrivent, M. Guillet a pour lui la grande majorité des électeurs.

A Trois-Rivières, M. Judah triomphera, selon toutes les apparences.

A Leinster on dit, que L. M. Viger, écrivain, va opposer M. N. Dumas. Nous ne savons jusqu'à quel point cette nouvelle est vraie.

A Montréal, MM. Lafontaine et Holmes sont encore sans concurrents. Le comité nommé par une assemblée de tories de Montréal, a, il est vrai, fait des démarches ; mais après s'être adressé à quatre ou cinq membres de son parti, il n'a pu trouver personne pour accepter la candidature.

Au comté de Montréal il paraît que M. Jobin sera opposé par M. McDonald de Lachine ; mais d'après les informations que nous recevons, si ce dernier persiste, il demeurera dans une minorité accablante. L'officier rapporteur est M. De Salaberry.

A Huntingdon, on nous apprend que M. Lancrede Sauvageur a été choisi candidat dans une assemblée nombreuse de tous les partis ; c'est un jeune homme et un bon réformiste, nous dit le *Minerve* d'hier soir.

A Beauharnais, M. Connolly s'est retiré ; M. Weston, dit-on, va faire de même ; ensuite qu'il n'y a pas de doute

que M. DeWitt sera élu pour ce comté, bien qu'il soit proposé par L. G. Brown, écrivain, agent des seigneurs.

A Val-d'Aulou, nous voyons trois noms cités, ceux de MM. Valois, Lantier, et Harwood. Ce dernier publie son adresse aux électeurs dans la *Minerve* d'hier soir. Il se dit réformiste, voulant marcher avec le parti libéral et procurer au pays le gouvernement responsable véritable ; la *Gazette de Montréal* de ce matin en fait cependant un conservateur.

A Terrebonne, M. Lafontaine est seul sur les rangs, M. Scott disant par une lettre publiée sur les feuilles anglaises qu'il n'a jamais eu intention d'opposer M. Lafontaine à Terrebonne.

Au comté de l'Ottawa, M. R. S. M. Donchette aurait de bonnes chances de succès ; il aurait pour rival M. Egan.

A Kingston les journaux du Haut-Canada nous apprennent que M. McKenzie a plus de chances que jamais, malgré toutes les bombes possibles, que nous annonçait certain de nos confrères.

A Durham, M. J. T. Williams se retire.

Au Forth Riding d'York, M. Baldwin doit être opposé par M. Scobie, qui aurait été pré par cent sept électeurs de se mettre sur les rangs comme candidat ! CENT SEPT ELECTEURS tout juste !

Au comté de Huron, M. Galt oppose M. Cayley ; les journaux tories disent que si M. Galt persiste, il lui faut nécessairement résigner ses places de registraire du comté et de collecteur des douanes.

L'élection de Portneuf et celle de Dorchester se feront le 28 du courant, celles de Montmorency et au comté de Québec sont pour le 30.

LE HERALD ET MM. HOLMES ET LAFONTAINE.

Le *Herald* de samedi dernier contient un article d'une portée remarquable sur l'adresse que les deux candidats libéraux ont simultanément signifiée aux électeurs de la cité de Montréal. Après avoir fait ses réserves en disant que le passé politique de M. M. Holmes et Lafontaine lui inspire peu de confiance pour leur conduite à venir, il se prononce, au fond, pour les solliciteurs actuels de la faveur populaire. En effet, poursuit ce journal, de tous nos adversaires politiques, ces messieurs sont ceux que nous préférons ; tout les rend dignes, au reste, de cette confiance : leur position dans la société, l'honnêteté incontestable qu'ils ont déployée au soutien de leurs principes, les talents à divers titres qui les recommandent, et ce n'est pas sans raison qu'ils ont avancé que des hommes naguère leurs ennemis, dont le *Herald* paraît se faire l'écho, se rallient à eux, les ont pressés d'accepter la candidature.

Puis, commentant la double candidature avec complaisance, nous en approuvons, dit-il, entièrement la teneur et nous nous réjouissons de ce qu'elle ne soulève aucune question de théorie gouvernementale, embarras éternel de la prospérité d'un jeune pays, mais qu'elle paraissent s'attacher aux réformes économiques du service public, et promettent de réglementer l'émigration, d'obtenir la libre navigation et de faire triompher les doctrines du libre échange. On fait à présent, dans le Haut-Canada, du vote de M. Baldwin qui transférera le siège du gouvernement de Kingston à Montréal, une arme contre ce chef politique, c'est pourquoi l'on doit à tout prix soutenir, de quelque côté qu'ils nous viennent, les hommes qui s'engageront à préserver l'état de choses existant. A la nouvelle de la nomination anticipée de M. Turcotte, avouons-le, s'écrie le *Herald*, le ministère veut ajouter l'absurdité à l'outrage, la faiblesse à la duplicité. En définitive, partisans conservateurs, hâtons-nous lentement ; ne nous laissons lier les mains par n'importe quels candidats, à moins qu'ils ne se plaignent de faire autant que ces messieurs pour Montréal et le Bas-Canada.

La position nouvelle que vient de prendre le *Herald* s'explique suffisamment par le fait que, dans le compte-rendu du *Montreal Gazette* de lundi ; des procédés de l'assemblée publique qui a eu lieu samedi soir à la salle des Odd-Fellows, pour nommer des candidats tories, on ne voit point figurer, sur la liste des messieurs chargés de trouver des candidats, aucun des noms en relation avec cet établissement. Quo doit-on en conclure ? C'est que le *Herald*, se constituant l'organe d'une portion du parti tory, en ressent les hésitations, et exprime le vague désir de voir tomber en des mains fermes les rênes du gouvernement. Ce journal, d'ailleurs, n'a pas oublié qu'en 1843, lorsque s'agit la question du siège du gouvernement, M. Lafontaine a dû combattre, au sein même du cabinet, et vaincre les répugnances naturelles de M. Baldwin et ses amis, et faire, de cette question, le coup de vie ou de mort de son cabinet. Ne serait-ce pas une espèce de récompense légitime en faveur de celui qui a bravé toutes les oppositions, toutes les antipathies, toutes les répugnances, élevé Montréal, au rang qu'elle occupe aujourd'hui, que de l'être une fois au moins, à cris unanimes, son représentant ?

Que le *Herald* malgré ses réserves apparentes se prononce, plus explicitement, pour ou contre les candidats populaires, n'importe ; électeurs, vous voyez du trouble dans les rangs ennemis, profitez du moment, faites une charge en masse, achetez de les dérouter. De l'ensemble dans vos actes, du courage dans la lutte ! Car il s'agit encore une fois de combattre pour la patrie, il s'agit de savoir si, après avoir couvert de ponts, chemins, barrières, canaux, voies larges et dispandieuses, indéfinies, administrées, éluqué le Haut-Canada à même les ressources et les appropriations du Bas-Canada, l'on doit encore, au moyen d'un vote facile, continuer le règne d'une exploitation sans bornes, souffrir la dictature des incapacités administratives qui nous gouvernent et des hommes d'état de la taille de M. Sherwood ; il s'agit de confirmer, en la personne d'un chef reconnu, l'appui que vous lui accordâtes en 1842 lors de son avènement au pouvoir, et que vous n'avez cessé de lui porter depuis cette époque. Electeurs, vous êtes tout-puissants, dites-vous, si la violence n'immobilise vos forces ; frappez donc de votre nombre, de votre commun accord, vos adversaires qui hésitent ; frappez fort et vous frappez juste.

UN OBSERVATEUR.

Voici l'article du *Herald*, auquel notre correspondant *Un Observateur* fait allusion, et qu'il a eu l'obligeance de traduire.

Nos colonnes contiennent, ce matin, l'adresse de M. Holmes et celle de M. Lafontaine, où ils brillent les suffrages des électeurs de la cité. Ces deux messieurs, on le voit, cèdent aux vœux formellement exprimés de leurs concitoyens, et tous les deux, nous pensons, peuvent, sans mentir, avancer que ces vœux, loin de se borner à ceux